

L'économie politique dans l'éducation ⁽¹⁾

MONSIEUR LE MINISTRE,
MESDAMES,
MESSIEURS,

L'économie politique a mauvaise réputation. On ne lui a pas ménagé les injures. Les uns, avec M. Thiers, l'appellent volontiers " une littérature ennuyeuse „; lui refusant dédaigneusement le caractère d'une science. Les autres diraient aussi volontiers avec Carlyle que c'est la science lugubre, la science de l'égoïsme, des lois naturelles sans rémission, où le cœur n'a point de place. Beaucoup, — c'est le plus grand nombre — la considèrent comme inutile : science de luxe, réservée aux spécialistes. On n'en voit pas généralement la nécessité dans l'enseignement de la jeunesse.

Mon dessein est de combattre ces vues injustes et inexactes en essayant de vous montrer *la valeur éducative de l'économie politique*. Je soutiens que tout enseignement qui tend à donner à la jeunesse une culture vraie doit être éclairé par cette grande lumière de la vie sociale qu'est l'économie politique.

Mais, dès le début, il y a des malentendus à écarter. On pourrait croire que je demande à inscrire un nouveau cours au programme des humanités anciennes de nos athénées, ou à étendre celui qui figure au programme des humanités modernes. Ce n'est pas ma pensée. Je sais fort bien que nos horaires sont chargés à l'excès et je ne m'aviserai pas d'y ajouter. Mais il est une autre raison : ce que nous avons le plus à redouter, est le dogmatisme. Or, rien ne le répand, rien ne le rend solide et définitif comme l'enseignement élémen-

(1) Discours prononcé à la distribution des prix du concours universitaire et du concours général de l'enseignement moyen, le 12 octobre 1913, cérémonie présidée par M. le Ministre des Sciences et des Arts.

taire, réduit forcément à des principes, à des formules. Ce qui nous manque, ce que je voudrais voir pénétrer dans toutes les études, et spécialement dans les études moyennes, c'est le souffle vivant et subtil de l'esprit social, qui est dans l'économie politique d'aujourd'hui. Aussi, je ne demande pas des manuels et des cours, je demande une formation convenable des maîtres, des professeurs d'enseignement moyen, de tous ceux qui aspirent à enseigner à d'autres, ainsi que de tous ceux qui prétendent à une culture générale. C'est par eux que tout ce qui est utilisable en économie politique pour l'éducation de la jeunesse doit y pénétrer.

D'autre part, il n'entre pas dans mes intentions de réagir contre la culture des arts en général, de la littérature en particulier, ni des langues anciennes. Chacune de ces études a son rôle dans un enseignement intégral. Pour ma part, je n'hésite pas à me déclarer partisan d'une étude *appropriée* du latin et du grec. Mais, rassurez-vous, je ne m'aventurerai point dans la discussion d'une question aussi brûlante, et si je fais ainsi ma profession de foi, c'est de crainte qu'on se méprenne et qu'on n'invoque le témoignage d'un économiste contre ce qu'il considère comme une des bases nécessaires de l'éducation complète d'un jeune homme d'aujourd'hui. Seulement, quel est le but de l'enseignement des langues anciennes, sinon de donner une idée de la société grecque et de la société romaine, et c'est un argument de plus en faveur de ma thèse, car cela ne peut se faire sans donner une idée de la vie économique des temps anciens.

Ces points précisés, demandons-nous en quoi réside cette valeur éducative de l'économie politique qui nous paraît si précieuse.

Il me semble que c'est dans son caractère de science sociale. On ne saisit pas toujours le sens de ces termes : il vaut la peine de nous y arrêter un peu. Une science de la société humaine est celle qui recherche les causes et les effets des phénomènes sociaux, phénomènes complexes et *sui generis*, actions et réactions des individus faisant partie d'un même groupe social. Nous sommes tous immergés dans un milieu social, qui agit sur nous à chaque instant, qui nous détermine en une certaine mesure, qui nous fait ce que nous sommes. Dès notre naissance, nous y sommes plongés : non seulement, nous naissons avec une hérédité physique, mais avec un acquit, un héritage social.

Au berceau de l'enfant, la mère, la nourrice apportent des coutumes, des idées, des sentiments transmis par une longue suite de générations depuis les temps les plus reculés. Puis, l'éducation et l'enseignement continuent à relier l'enfant et l'adolescent à son milieu, si bien que, quand il est devenu homme et qu'il se sent maître de ses actions, il est encore sous l'influence d'une infinité d'éléments sociaux, — manières de penser, jugements, mobiles et passions, — qui lui viennent de son milieu. Bien plus, il n'y a pas de génie, d'inventeur original qui n'élabore une somme énorme de produits de l'imitation et de la répétition sociales, conditionnés aussi par la cohésion du groupe social. Ses semblables agissent sur lui à son insu, directement ou indirectement, comme il agit sur ses semblables, selon une variété de combinaisons dont le nombre donne le vertige. S'il est vrai que rien ne se perd et rien ne se crée dans la nature physique, on peut dire qu'il en est de même dans le monde social. Avez-vous déjà réfléchi qu'il n'est pas une seule de nos actions peut-être qui soit indifférente au point de vue social, c'est-à-dire qui n'ait pas de conséquences sur ceux ou pour ceux qui appartiennent au même groupe social? Dès lors, on conçoit que les phénomènes de cet ordre soient complexes et difficiles à connaître scientifiquement.

Dans le fouillis des faits sociaux, l'économie politique fait un choix. Elle limite ses regards à une certaine activité des hommes, celle qu'ils déploient à la poursuite de leur bien-être. Elle en recherche les conditions et les lois, et non pas seulement au point de vue de l'individu, mais de la société dont il fait partie; car c'est bien à dessein qu'elle s'appelle *politique*. Or, cette activité est des plus importantes et des plus générales. Il n'y a pas d'homme qui n'ait besoin de choses matérielles et de services d'autrui. Il n'y a pas de société qui ne soit essentiellement, profondément modifiée par les efforts de ses membres en vue de leur bien-être. A tout âge, à tout degré de l'échelle sociale, quel que soit son caractère, ses idées, ses préoccupations, l'individu s'efforce d'avoir des biens ou d'obtenir des prestations de ses semblables. Il n'est petit enfant ou vieillard, paysan, fruste et primitif, pauvre ou ascète qui, pour soutenir une vie étroite et réduite, ne se donne quelque peine et ne sollicite l'aide d'autrui. Mais si nous pensons au civilisé des grandes villes, à celui qui dispose de gros revenus et qui mène

la vie fiévreuse et compliquée qui est la nôtre, que ne dépense-t-il pas d'activité personnelle, quelle somme énorme de services ne requiert-il pas d'autrui? Pour les fins les plus nobles, comme pour les besoins les plus grossiers, il faut des choses, il faut des services. De même la société dans son ensemble, la force collective, par les lois, par les institutions, par les mœurs exige des sacrifices et dirige des efforts qui tendent à la maintenir et à la faire vivre tout en déterminant la destinée et la fortune de ses membres.

Ainsi, l'économie politique a pour but une activité essentielle, vitale, des hommes en société. On aperçoit immédiatement pourquoi elle gagne une importance particulière en matière d'éducation : c'est qu'elle est, quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse, une science de la conduite humaine, une science morale. En étudiant les actions des hommes, si objectivement, si impersonnellement que ce soit, nous ne pouvons nous empêcher de porter un jugement sur ces actions, et c'est par définition, un jugement moral. Comme, d'autre part, il s'agit d'une activité de tous et de tous les jours, dont la portée est incalculable sur le sort même des semblables et de la société, vous m'accorderez bien que cette science, convenablement maniée, doit être un instrument incomparable d'enseignement moral.

Essayons, si vous le voulez, de voir de plus près la nature des ressources qu'elle offre au pédagogue.

En premier lieu, je ne vois pas qu'on puisse, de nos jours, enseigner l'histoire sans faire l'histoire des phénomènes économiques. Je sais que, depuis un certain nombre d'années, l'enseignement de l'histoire a bien changé; de grands progrès ont été accomplis, sous la poussée précisément de l'école historique en économie politique, et je n'ai à souhaiter qu'une chose, c'est qu'on persévère dans la voie où l'on s'est engagé. Mais on ne saurait trop le redire : l'histoire est une science morte, exsangue et sans attrait, si elle ne pénètre pas dans le fond des phénomènes économiques. Quand je me reporte à l'enseignement historique tel qu'il existait du temps où j'étais à l'athénée, je me rends compte des raisons de son aridité, de son incohérence. Mes maîtres étaient, à coup sûr, des hommes de science et de talent, mais je déplore encore les lacunes de leurs leçons. Ils laissaient de côté systématiquement tout ce qui fait les mouvements profonds de la vie sociale, de la vie des gens, pauvres et

riches, à la poursuite du bien-être. On nous a décrit des batailles, on nous a fait suivre avec précision les mouvements des armées, on nous a détaillé les faits et gestes des rois et des princes, leurs mariages et de bien minimes événements de leurs maisons; on nous a révélé les pensées secrètes des ministres et des diplomates, mais l'on nous a caché de quoi la vie du paysan, de l'artisan, du commerçant, du seigneur aussi était faite, les outils et les procédés de la production, la nature, la provenance et le coût des choses essentielles à la vie, aliments, vêtements, logement, les moyens de transport et de communication, et les sources d'où l'on tirait son revenu, et la grandeur et la composition des fortunes.

Je ne suis pas de ceux qui pensent tout expliquer par des raisons économiques, je n'appartiens pas à l'école du " matérialisme historique "; je sais que les idées et les croyances meuvent aussi les hommes et qu'ils ne vivent pas seulement de pain; mais il n'y a pas d'exagération à dire que tous les événements de l'histoire ont pour support et pour condition la situation économique des peuples.

L'histoire de l'antiquité, fouillée pourtant depuis si longtemps et par tant de savants illustres, se renouvelle depuis qu'on se préoccupe de la substructure économique des événements politiques. Le miracle de la civilisation grecque, la formation de la société latine, la conquête et la domination du monde par un petit peuple d'agriculteurs et de soldats, la politique du Sénat romain, les révoltes de la plèbe, la constitution de l'empire romain, tout s'éclaire depuis qu'on recherche la composition des classes sociales, les sources de revenus, la répartition de la propriété foncière, la signification du régime de l'économie fermée de la famille, le rôle des financiers et des spéculateurs, bref, le ménage de cette société.

On sait assez qu'il en est de même de l'histoire du moyen âge; la formation des villes, la grandeur et la décadence de nos communes sont étroitement liées à des phénomènes économiques. Et comment ferait-on comprendre la formation des États modernes, ou la Révolution française sans l'analyse des éléments économiques qui les ont préparés et conditionnés?

Et quelle leçon, quelle solide et substantielle leçon se dégage immédiatement de ce rapprochement de l'histoire et de l'économie politique? Rien ne peut donner une meilleure notion de

l'évolution sociale. Prenons par exemple les formes de la production industrielle. Tout le monde sait que ce que nous appelons l'industrie n'a pas toujours existé sous l'aspect que nous lui connaissons. Il n'arrivera à personne de croire qu'il y a toujours eu des usines; en une ou deux générations, nous percevons de si grands changements qu'on admet sans conteste la variation continue du cadre général de la production. Or, nous pouvons suivre dans l'histoire cette variation et en marquer les étapes. Si nous adoptons la classification de Karl Bücher, nous en distinguerons cinq. Il fut un temps où c'était dans la famille, avec les seules ressources en main-d'œuvre et en capital que possédait la famille consommatrice que s'accomplissait la production. C'est l'époque de *l'industrie domestique*, qui s'étend, avec des modifications importantes, sur toute l'antiquité et jusque dans le couvent et le manoir du moyen âge. Il fut un temps où, en dehors de la famille, on ne rencontre que des travailleurs professionnels isolés, qui se rendent chez les clients, et qui ne font que louer leurs bras; c'est le stade du *travail-loué*, qui, par transitions parfaitement perceptibles, aboutit au *métier*, caractérisé par l'artisan maître de ses instruments de travail, de la matière première et du produit, qui vend directement au consommateur. Puis vient *l'industrie à domicile*, caractérisée par l'interposition entre le client et le producteur d'un entrepreneur commerçant, qui est un capitaliste. Enfin, apparaît la *fabrique*, où le propriétaire des instruments de travail réunit, dans des locaux à lui, des ouvriers salariés.

Eh bien, chacune de ces formes imprime à une époque de l'histoire son caractère et sa figure. Autour de la production industrielle viennent s'insérer d'eux-mêmes tous les facteurs de la vie sociale. On ne comprendra rien à l'histoire des communes du moyen âge, à l'expansion colonisatrice du xvi^e siècle, à la transformation de l'ancien régime, si on les ignore.

Il en est de même de l'introduction de la monnaie et du crédit. Il en est de même du rôle de la technique et des inventions. En peu d'années, au milieu du xviii^e siècle, en Angleterre, quelques inventions s'accumulent : la fonte au coke, la *mule-jenny* (métier mécanique à filer), la machine à vapeur, et c'est le début d'une grande révolution, qui a changé la face du monde social plus profondément peut-être qu'aucun autre

événement du passé, bouleversant la répartition géographique des populations, le clivage des classes sociales, la nature des fortunes et des revenus, les besoins et les goûts individuels.

Maintenant, quelle est la portée éducative de ces constatations? On ne saurait l'apprécier trop haut. Ne voit-on pas que faire bien comprendre aux jeunes gens la nature de l'évolution sociale, c'est ruiner la foi dans les révolutions catastrophiques, dans la magie des mots et des coups de force? En ce sens, il n'y a pas d'enseignement plus conservateur; mais en même temps, il n'y en a pas qui donne plus d'espoir au réformateur, car il montre que rien n'est immuable et définitivement fixé dans les sociétés. Il n'est rien de plus précieux pour faire sentir que la société est chose vivante. C'est de la vie qu'il s'agit ici, parce qu'il s'agit de l'homme, et le groupe social naît, se développe, prospère ou s'étiole, languit et meurt, selon les lois qui sont à proprement parler des lois de la vie. Dès lors, le changement qui s'y opère ou qu'on veut y opérer doit aussi obéir aux lois de l'ensemble, c'est-à-dire réunir les conditions nécessaires à son développement. Que de réformes, législatives ou autres, mort-nées parce qu'elles n'étaient pas appropriées au milieu! Et, d'autre part, que de réformes spontanées, qui se font à l'insu des hommes d'État et des théoriciens, parce qu'elles sortent du fond social même en travail.

N'est-ce pas un gain moral appréciable si dès l'adolescence ces idées, exposées avec clarté et conviction non par des mots mais par des exemples pénètrent la jeunesse?

Mais l'économie politique ne doit pas servir seulement à faire comprendre l'évolution sociale. Elle a un domaine propre, du plus haut intérêt, qui est de nature à éclairer non seulement le passé, mais quantité de faits de la vie de tous les jours. C'est le domaine de l'échange. L'économie politique contemporaine a, sous ce rapport, notablement enrichi nos connaissances. Nous possédons aujourd'hui une très fine analyse psychologique de la notion de valeur, des rapports de vendeur et d'acheteur, des éléments de la formation des prix. Sans doute, l'intérêt en est plus théorique que pratique, mais même à ce point de vue, il n'est pas sans portée éducative. Je ne verrais aucun inconvénient à ce qu'on remplaçât certains problèmes d'arithmétique, empruntant leurs données au commerce par des problèmes élémentaires d'économie politique pure. Je ne verrais pas avec

moins de plaisir des notions de psychologie économique s'introduire dans tels exercices de bon sens que l'imagination du maître pourrait adapter à n'importe quelles leçons.

C'est surtout à propos de la monnaie que des notions vraiment scientifiques et précises devraient être plus généralement répandues. L'argent, moteur de tant d'activités, objectif de tant d'efforts et de passions, conserve pour beaucoup de nos contemporains une nature mystérieuse, je dirais presque mystique. Il y a des personnes pour qui les fonctions de la monnaie dans la société resteront toujours une énigme. Sans doute, individuellement, elles n'auront aucune hésitation ni à s'en servir ni à s'en procurer. Mais que l'or fuie le territoire belge, que le change devienne défavorable avec la France, ce sont des choses dont elles ne se soucieront point, ou qui leur paraîtront sans importance aucune. Or, c'est Émile de Laveleye qui proposait d'écrire sur le socle du système monétaire, comme on le fit sur un autre :

« Qui que tu sois, voici ton maître,
Il l'est, le fut, ou le doit être. »

Quelle que soit notre position sociale, quelle que soit notre fortune, tous les rapports économiques de nos jours sont affectés par les variations de la valeur de la monnaie. C'est une grossière ignorance que celle qui nous fait marcher dans notre société d'échanges et de transactions innombrables comme dans les ténèbres. Est-il admissible qu'un médecin — comme je l'ai vu récemment — ne sache ce que c'est qu'un chèque, n'en connaisse ni le maniement, ni l'utilité? Est-il admissible qu'un professeur d'athénée, qu'un professeur d'histoire, puisse enseigner sans avoir reçu les rudiments de la science monétaire? Je voudrais voir ce professeur faire le tableau de la décadence de l'Espagne au xvi^e et au xvii^e siècle, expliquer comment ce pays qui disposait de l'or et de l'argent du Nouveau-Monde, et qui en importait des quantités colossales donnait le spectacle du pays le plus pauvre, le plus misérable, le plus impuissant. Celui qui laisse de côté l'histoire du commerce de l'argent et des régimes monétaires, même dans l'antiquité et au moyen âge, et surtout dans les temps modernes, comprendra toujours mal le développement économique des peuples.

Mais, me dira-t-on, n'y a-t-il pas, au point de vue pédago-

gique, un danger à tourner ainsi l'esprit des enfants vers les calculs de l'intérêt mercantile? Ne sont-ils pas trop portés, à notre époque, à des préoccupations positives, d'un utilitarisme grossier?

Je réponds que l'économie politique offre précisément toutes les ressources souhaitables pour réagir contre cette tendance. Il est vrai que nos jeunes gens sont réalistes, utilitaires. Mais est-ce la connaissance du mécanisme des organes économiques qui augmentera en eux ces défauts? Si les combinons ingénieuses de l'intérêt et de l'égoïsme, l'argent gagné sans travail ont sur eux tant d'attrait, n'est-ce pas qu'ils les entendent louer et exalter autour d'eux? L'attention qu'on leur prêtera, au cours de quelques exercices en classe, y ajouterait-elle quelque chose? Ne nous arrêtons pas à ce détail, et employons ici comme ailleurs une méthode de franchise, de clarté, de vérité. Peu de science donne beaucoup d'orgueil, beaucoup de science rend modeste. Peu de connaissances favorise les chimères et les rêves, beaucoup de connaissances ramène aux possibilités. Il ne faut pas avoir peur de conduire le jeune homme devant la vie, même devant les calculs de l'intérêt, parce que le remède se découvre facilement auprès du mal.

Si j'avais craint avoir développé chez un élève un trop vif appétit de spéculation mercantile, j'accentuerais son éducation sociale.

Tout d'abord, j'essaierais de lui faire approfondir la notion de division du travail, grande école de solidarité. Elle a des formes multiples et variées. Ce n'est pas seulement dans l'atelier où l'ouvrier fait tout le long du jour la même série de mouvements; ce n'est pas seulement chez le spécialiste adonné à quelque portion limitée d'un métier, ni dans le déplacement du travail opéré par les machines, ni dans les subdivisions marchandes des produits qu'il faut la voir. Il faut la prendre à son origine, à la formation de la profession, de la tâche qui donne le pain quotidien. J'interrogerais mon élève, et lui demanderais quelle part vient de lui-même dans son bien-être, quelle part des autres, et de qui et comment. Je ne sais pas s'il faudrait bien longtemps pour lui faire comprendre, de tout son être, et pas seulement du bout des lèvres quelle solidarité dans le travail et la peine le lie à des milliers d'hommes, quelle est sa dette envers eux et envers le passé. Oui, je sais, c'est une

banalité, c'est un enseignement qui court les rues. Dans tous nos collèges, on apprend par cœur des vers, d'ailleurs excellents, de Sully-Prudhomme :

Le laboureur m'a dit en songe : « Fais ton pain,
Je ne te nourris plus, gratte la terre et sème. »
Le tisserand m'a dit : « Fais tes habits toi-même. »
Et le maçon m'a dit : « Prends la truelle en main. »

Mais combien y a-t-il d'enfants qui comprennent et appliquent les notions contenues dans ces vers? Tenez, combien y en a-t-il qui savent regarder tout près d'eux, et saisir, dans leur propre famille, la valeur du travail domestique, condition de tous les autres? L'enfant se rend-il toujours bien compte que s'il peut venir s'asseoir tout le jour sur les bancs de l'école, et faire ses devoirs tranquillement après la classe, c'est parce qu'il y a quelqu'un qui lui a ciré ses souliers, fait son café, coupé ses tartines, et qui, tout le long du jour aussi, travaille pour lui? Il n'est d'ailleurs pas seul coupable de cet oubli. N'est-il pas curieux et symptomatique que, dans les statistiques officielles, dans les relevés minutieux que l'on fait de la production d'un pays, on ignore régulièrement le travail des ménagères? Elles sont classées, avec les enfants et les oisifs, parmi les gens « sans profession ». Flagrante et méprisante injustice, envers les nombreuses et vaillantes mamans dont la vie s'use et s'épuise en des prestations qui se mesurent, après tout, se paient et se vendent. Au point de vue national, aussi bien qu'au point de vue individuel, il y a là une « production », immatérielle qu'une analyse économique rigoureuse ne peut négliger, malgré l'oubli sinon l'ingratitude des maris et des enfants. Voilà l'un des enseignements élémentaires de l'économie politique. Avais-je tort de dire qu'ils ont une valeur éducative?

Mais ce n'est pas tout, vous pensez bien. Mon jeune élève a levé vers moi des regards interrogateurs et j'ai compris que le moment était venu de l'initier à la structure du moteur qui fait tourner les rouages sociaux. Les paroles, les images dans un livre, les dessins à la planche ne sont pas assez éloquents. Nous allons à la découverte du Travail et nous irons le voir de tout près, de façon à pouvoir le toucher de la paume de la main. Nous y consacrerons ensemble bien des après-midis de congé et même des jours de vacances : nous ferons des *excursions sociales*.

Comme nous sommes des bourgeois et que le travail intellectuel nous est familier, c'est le travail manuel surtout que nous allons observer. Mais il ne s'agit pas de passer d'une échoppe à une autre, d'un atelier à une usine sans méthode et sans plan. Nous venons de traduire un morceau des *Géorgiques* et l'attention est portée sur *l'agriculture*, la plus ancienne et la plus poétique des industries. Nous irons bien voir que ce n'est pas un jeu : nous saurons, pour avoir essayé nous-même quel effort soutenu il faut pour conduire une charrue, même attelée d'un cheval docile et habitué. De la force et de l'adresse, il en faut dans tous les mouvements ; nous l'apprenons à nos dépens en essayant de faucher l'herbe mûre, sous l'œil sceptique du fermier. Nous l'écoutons avec intérêt énumérer aussi tous les aléas de son état, tous les risques d'une production rudimentaire, et nous découvrons ce que renferme d'angoisse le " geste auguste du semeur " .

Pour nous initier à la fatigue musculaire professionnelle, qui est bien différente de celle des sports, nous avons tout un jour tiré le soufflet de la forge du village, où le forgeron nous a laissé manier son marteau, qui est son sceptre dans son royaume enfumé. On comprend mieux, maintenant, quand on passe dans une rue en réparation ou dans des travaux de terrassement, pourquoi les hommes, à l'heure de midi et sous le soleil ardent, se couchent de tout leur long sur la terre.

Et voilà qu'on admire le miracle de l'accoutumance, douce compagne du travail manuel, qui enlève ou atténue la fatigue. Devant le débardeur du port d'Anvers, avec ses cent kilos sur les épaules, nous restons muets et haletants, conscients du danger, émerveillés de l'aisance du mouvement et de la supériorité de l'entraînement.

Mais notre émotion est plus grande le jour où nous descendons dans une mine de houille. Le plaisir de se travestir en mineur, gros souliers, vêtements de toile, chapeau de cuir, lampe à la main, est vite passé. Ce n'est pas sans un léger tremblement que nous nous sommes tenus à la cage qui, vertigineuse, nous plonge dans le grand trou noir. Puis, les galeries qui se rapetissent toujours, la boue noire où nous palageons, ou la poussière aveuglante, les pierres à éviter, les heurts du genou, du coude, la marche courbée pendant longtemps, tout nous prépare à trouver tragique la vue de

l'homme demi-nu qui, du pic luisant, frappe le mur. Et quelle joie, quel soulagement de revoir la lumière du jour et de respirer à pleins poumons ! Pour toujours, nous avons eu la vision de la force, rude et souveraine, et jamais plus nous ne regarderons un morceau de charbon avec la même indifférence qu'au-paravant.

Le travail n'est pas seulement de la force ; c'est de la patience. C'est pourquoi nous allons chercher la monotonie dans une filature ou devant une machine-outil, la minutie du mouvement à l'étau du diamantaire ou chez la dentellière à l'aiguille.

Le travail, c'est de l'agilité et de la prestesse, comme nous le montre le petit rattacheur. C'est de la présence d'esprit et de la réflexion, nous enseigne le mécanicien intelligent et précis. C'est aussi du soin, nous apprend le lithographe.

Puis, s'il n'est pas nécessaire de tout voir, du moins n'aurons-nous que l'embarras du choix pour trouver des exemples de travail sale et écœurant, dans la puanteur, le bruit, la poussière, le froid mordant et la terrible chaleur.

Mais les contrastes seront habilement ménagés, et après le travail-peine nous saurons voir le travail-joie, l'artisan qui sourit à son ouvrage, tel ce menuisier qui passe la main sur le meuble qu'il vient de faire, comme pour palper sa création.

Quel est le but, quel est le sens de ce périple autour d'un monde, non pas inconnu, mais séparé de nous ? Car il ne faut pas s'y tromper ; il ne s'agit pas d'acquérir une vue superficielle de la technologie. Ce que nous cherchons, ce n'est pas l'outil, ou le procédé, ou le mouvement, c'est l'homme, c'est le travailleur en action, et ce que nous avons gagné, c'est d'avoir pris contact avec lui. Il est urgent de donner à la jeunesse une vue directe et concrète de la vie sociale. Tout est sauvé, si, au verbalisme et au faux idéalisme trop fréquents, hélas ! on substitue le souvenir vécu de la réalité. Je me demandé de quel droit on refuserait au maître d'une culture vraie ce que le professeur de sciences naturelles a conquis comme une condition de son enseignement. Aussi, je ne craindrais à aucun point de vue le contact passager mais systématique, préparé et commenté, des enfants de la bourgeoisie avec les travailleurs manuels.

Cela ne suffit pas. J'aimerais à mettre mon jeune compagnon devant le spectacle de la misère. Non pas que je prétende tout

lui montrer ; il y a des atrocités sociales que le jeune âge doit ignorer. Mais le petit garçon qui a le privilège de dormir tout seul dans un bon lit aux draps blancs, dans une chambre bien aérée qui ne sert qu'à coucher, doit avoir vu comment une famille de cinq ou six personnes vit, jour et nuit, dans une seule chambre. Il doit avoir respiré l'atmosphère — et l'odeur, âcre et poivrée, ou fade à mourir — de ces logements surpeuplés qui font plus de victimes que les grandes épidémies. Celui qui mange à sa faim, dans de la vaisselle irréprochable, les mets les plus délicats, doit avoir goûté, sur une table sans nappe, le pain lourd et le beurre rance des pauvres gens. Sans doute, il y a beau temps qu'il connaît tout cela par les histoires touchantes, par les images et les tableaux. Mais rien ne vaut les impressions vécues, le souvenir des yeux, de la bouche, du nez, de la peau. Celui qui les a ressenties pense différemment, imagine autrement, élabore en son esprit des idées plus claires et plus vraies. Je ne sais pas s'il est, dans l'éducation, de besogne plus urgente et plus importante.

Le travail manuel n'est, d'ailleurs, pas le seul champ d'exploration qu'il convient de parcourir. Il est tout aussi utile de se rendre compte du prodige d'organisation qu'est une grande usine ou une grande affaire. Des visites bien préparées et illustrées d'explications par de ces hommes qui sont vraiment des chefs, doivent faire partie du programme des excursions.

Mais les excursions ont nécessairement un champ limité et n'épuisent pas l'économie politique. On en arrivera fatalement aux questions générales, moins peut-être avec des enfants au collège qu'avec ceux, plus âgés, qui demanderont à l'économie politique un indispensable complément de culture. Je pense, notamment, à ces étudiants de la Faculté de philosophie et lettres qui deviendront un jour, dans des spécialités variées, professeurs d'enseignement moyen. Ceux-là soulèveront des questions de philosophie morale, qui rentrent dans le domaine de l'économie politique et qu'il ne faut pas éluder.

Telles sont, par exemple, la question de la pérennité de la pauvreté, celle de la valeur de la concurrence, celle des besoins.

Ici, l'économie politique moderne se sépare très nettement de l'économie politique classique, la science lugubre dénoncée par Carlyle.

On prête, à tort, au Christ une parole cruelle : « Il y aura

toujours des pauvres parmi vous (1). „ A coup sûr, la science vraie ne la répétera pas, car les mots „ jamais „ et „ toujours „ doivent être pros crits, en matière de science sociale. Mais je ne trouverais pas mauvais qu'on enseignât que ce n'est plus une maxime de l'économie politique. Nous avons tourné le dos à cette théorie infernale qui condamnait les secours de la bienfaisance publique, les allocations gratuites du trésor, et même l'aumône de la charité privée, au nom des principes économiques (2). Nous ne croyons pas davantage que les pauvres sont nécessaires au riche pour qu'il puisse faire son salut. Et s'il est vraisemblable que la paresse, le vice, le crime seront longtemps encore les pourvoyeurs de la pauvreté, c'est l'honneur de notre temps d'essayer, sous la poussée de la science économique moderne, de réduire les causes de pauvreté imméritée et involontaire. L'effort est colossal, il est visible dans tous les États civilisés, dans tous les partis, dans toutes les confessions : notre société tend à définir le minimum de bien-être auquel tout homme civilisé doit prétendre et à le lui assurer, en le garantissant contre des risques communs de la vie, la maladie, l'accident, l'invalidité, la vieillesse, le chômage, et en le protégeant de mille manières contre les entreprises de l'intérêt

(1) Le texte de Matth. XXVI, 11, est : « Vous avez toujours les pauvres avec vous. » Πάντοτε γὰρ τοὺς πτωχοὺς ἔχετε με ἐαυτῶν.

(2) Si l'on veut pénétrer jusqu'au fond de la doctrine classique, il faut en lire les applications dans les célèbres *Illustrations of Political Economy* de Miss HARRIET MARTINEAU. Voici, entre autres, un passage d'un conte dont un des „ principes „ indiqués au sommaire est : « Dans une société formée par une gradation de rangs divers, il doit y avoir des pauvres, c'est-à-dire des gens ne possédant que les moyens de suffire aux besoins actuels. » — « Louise observa qu'un des traits les plus marquants de la charité est la force de tout supporter. Elle rougit en détaillant à son meilleur ami (son frère) les petites épreuves qu'elle rencontrait dans ses tentatives pour faire le bien. Peu lui importait les injures des mendiants, c'était le partage de tous ceux qui passaient sans faire l'aumône dans les rues de la ville ; il lui était bien plus pénible de supporter la surprise des autres membres du comité de l'école, lorsqu'elle refusait de consentir à des dons considérables d'habillements pour les enfants... » — « Des principes relâchés ! s'écria son frère... Pour moi, je crois la force des principes de votre côté. » Voyez : Miss HARRIET MARTINEAU, *Contes sur l'économie politique*, trad. par M. B. MAURICE, t. VI. *La cousine Marshall*, p. 58-59 (édit. Hauman et C^o, Bruxelles, 1835).

privé. C'est une simple constatation qu'il n'est pas hors de propos de faire quand il s'agit de montrer la valeur éducative de l'économie politique.

La libre concurrence a donné lieu, en économie politique, à des dithyrambes qui nous font sourire aujourd'hui. Un moment, les théories darwiniennes de la lutte pour la vie et de la survie du " plus apte " ont paru les renforcer, et rejoindre la science lugubre, en justifiant la course au milliard et l'écrasement des " faibles ". Il est bon de dire que ce n'est pas de l'économie politique moderne. Au point de vue de la méthode scientifique, comme au point de vue moral, on ne saurait trop insister sur l'illégitimité de l'assimilation des sociétés humaines au monde animal. Le fait seul de l'organisation de la société change les données du problème au point que les conclusions ne sont plus transposables, et nous nous refusons à admettre que le succès financier du plus roué des spéculateurs soit le triomphe de l'individu socialement le plus apte. Cela ne nous empêche pas, d'ailleurs, d'exalter les vertus de la concurrence, l'initiative et l'effort personnels, grands facteurs de progrès, et si nous érigeons le productivisme en système, c'est bien que nous voulons que toutes les énergies soient tendues vers le mieux. Seulement, pour qu'il en soit ainsi, la lutte sociale ne doit pas être nécessairement dérégulée et sans frein, et l'entraide y aura sa place, puisque aussi bien elle n'est pas absente du monde animal.

L'idée morale est tout aussi visible dans la théorie des besoins. La science économique pure les considère comme un fait, et elle doit les prendre comme le point de départ et le but de l'activité économique. Mais de ses constatations mêmes, il n'est pas défendu à l'éducation de la jeunesse de faire son profit. C'est par l'économie politique qu'elle apprendra le prix de la vie simple, les dangers sociaux de la prodigalité, les crimes du luxe effréné et toujours grandissant. C'est chez nous qu'on désarticulera le sophisme des consommations improductives " qui font aller le commerce ", qu'on mesurera les effets funestes de l'alcoolisme, qu'on chiffrera le bénéfice des pratiques de l'hygiène privée, domestique et publique.

A cette énumération très incomplète et que je ne fais qu'indiquer, je m'en voudrais de ne pas ajouter que l'économie politique fournit encore aujourd'hui la plus efficace défense de

la paix internationale. Elle a toujours été pacifiste. Mais aujourd'hui que le pacifisme s'est également transformé, qu'il a quelque peu abandonné les sphères purement sentimentales, c'est à l'économie politique qu'il emprunte les arguments qui conviennent à notre époque. L'analyse des rapports économiques internationaux montre en effet que la guerre n'est pas seulement un crime contre l'humanité, la civilisation et le droit, mais une très mauvaise opération.

Chose remarquable, l'économie politique apporte en même temps à l'idée de patrie un appui qui n'est pas inutile. Car s'il y a une solidarité de vie économique entre nations, il y en a une aussi, et plus étroite, entre les entreprises, les industries, les classes, les races qui se trouvent à l'intérieur même des frontières. La division du travail a, ici aussi, créé des intérêts complémentaires qui convergent vers l'utilité et le bien-être de la patrie tout entière.

Je m'arrête. J'en ai dit assez, j'imagine, pour la démonstration que j'avais eu la témérité de proposer à vos réflexions.

Le plus grand problème qui se pose aujourd'hui est celui de l'éducation, c'est là que tout vient aboutir : éducation populaire, éducation professionnelle, éducation politique, il s'agit de déterminer les éléments essentiels de la meilleure culture. A mon sens, l'économie politique en offre à tout éducateur digne de ce nom une riche collection : compréhension de l'histoire, éveil de l'esprit social, diffusion de sentiments moraux, il n'a qu'à puiser. Sans doute, il doit le faire avec discernement et habileté, mais c'est tout l'art de l'éducateur. A une époque où la crise de la jeunesse paraît tellement intense qu'on propose les bouleversements les plus complets de l'éducation publique, on n'en voudra pas à un économiste d'avoir proposé les ressources de la science qu'il cultive. J'ai pris au sérieux le mot *éducation* et le mot *humanités*. S'il est vrai que les humanités doivent faire des hommes, je demande qu'elles fassent des hommes de leur temps, capables de vivre une vie active, utile et généreuse.

ERNEST MAHAM,

Professeur à l'Université de Liège.